

JULIE.

I.—MAUVAISE NOUVELLE.



N'était en 1811. Dans un appartement au cinquième étage de la rue Duphot, deux femmes veillaient à la clarté vacillante d'une chandelle, près d'un feu où deux tisons fumaient sans jeter de flamme. La plus âgée raccommoait du linge ; sa jeune compagne, entourée de godets et de pinceaux, peignait une boîte à thé, sur laquelle voltigeaient déjà des papillons et des oiseaux rivaux de ceux que la Chine nous envoie sur ses laques et ses éventails. Il y avait du malheur autour d'elles ; il était écrit sur cet ameublement pauvre et incomplet, sur ce foyer glacial, et surtout sur la figure inquiète et fatiguée des deux femmes. Elles tressaillirent en entendant un pas sur l'escalier. La porte s'ouvrit, un homme d'un âge mûr, presque un vieillard, entra avec une démarche et un visage qu'il s'efforçait de rendre calmes. Il baisa au front la jeune fille qui s'était avancée vers lui, et s'assit à l'angle de la cheminée, sans dire un mot, sans lever même les yeux ; mais ses mains crispées, qu'il étendait machinalement vers un feu qui ne brillait pas, trahissaient son agitation intérieure.

« Eh bien ! mon ami, hasarda enfin la femme âgée en déposant l'aiguille que ses yeux troublés et sa main hésitante ne guidaient plus.

— Ma chère Elisabeth, j'ai perdu ma dernière leçon, l'élève est parti pour le lycée, nous n'avons plus de ressources et bientôt nous n'aurons plus de pain.

— O mes pauvres enfants ! » s'écria la mère.

La figure du vieillard avait pris une expression de tristesse désespérée.

« Ils souffriront et ils mourront, dit-il ; il n'y a plus de place pour nous ici-bas Julie ! Anais ! »

A ce nom, prononcé tout haut, la tête blonde d'une petite fille sortit d'un berceau placé au fond de la chambre, et l'enfant dit :

« M'as-tu appelée, maman ? »

La sœur aînée se rapprocha du berceau, en arrangea les couvertures, embrassa l'enfant déjà rendormi, et murmura : « Dors, mon amour ! » Puis se rapprochant de ses vieux parents, elle resta un instant debout, recueillie en elle-même. Enfin, elle prit la main de son père, la baisa, et dit d'une voix calme :

« Papa, si vous le permettiez, je crois que je pourrais trouver un remède à notre position. »

Le silence que gardait son père l'encourageant, elle continua :

« Vous souvenez-vous, cher père, de cette place de sous-

maîtresse, à Mantes, que l'on m'a proposée, il y a deux mois ! Je crois que je serais en état de la remplir, et si ma mère et vous le permettiez, je pourrais au moins alléger vos charges.

— Oui, pour le pauvre, les enfants sont des charges ! répondit-il amèrement. Et tu voudrais te faire sous-maîtresse, toi, ma chère Julie ?

— Oui, mon père, dit-elle résolument. Je souffrirai bien en vous quittant, mais je souffre bien plus encore en vous voyant ou accablé par le travail, ou réduit aux plus dures privations.

— Dépendre des autres ! toi, une...

— Une Berthaud, papa. Et puis, dépendre pour vous servir, n'est-ce pas une gloire ? A ce prix j'irais au Sénégal. Voyons, papa, faisons nos comptes. On m'a promis six cents francs par an ; je demanderai à l'avance le paiement de la première année, je vous le remettrai. Je n'aurai besoin de rien, car, grâce à ma marraine, ma toilette est au complet. Vous passerez doucement l'hiver, Anais vous égayera, vous aurez les lettres de Gaston, vous vous occuperez de vos trois enfants, et moi, je serai dans une position douce, tranquille, où rien ne me manquera, sinon le bonheur de vous voir....

— Qu'en pensez-vous, Elisabeth ? dit le vieillard ému.

— Le bon Dieu parle par sa bouche, mon ami, répondit la pieuse mère, et lorsqu'il inspire l'idée d'un sacrifice, il donne aussi les forces pour l'accomplir.

— Vous consentez donc chère mère ? s'écria vivement la jeune fille.

— Ah ! ma pauvre enfant, ne plus te voir, toi qui égayais notre misère !

— Aimez-vous mieux, lui dit Julie à voix basse, voir souffrir mon père ? »

L'épouse ne répondit plus rien. Julie s'inclina vers son père :

« Eh bien, papa ? »

Il la saisit, la pressa fortement contre sa poitrine, et lui dit à l'oreille :

« Va, car je ne puis voir souffrir ta mère ! »

II.—UNE RÉCRÉATION.

Toutes les petites filles s'amusaient, mais la jeune fille était triste. Ce bruit n'était plus de son âge, cette gaieté n'était pas selon son cœur. Assise sur un siège élevé, devant un pupitre en bois de chêne, la pauvre Julie surveillait les élèves, qu'un temps nébuleux retenait dans les classes après les offices du jour, car on était au dimanche, et elle avait les nerfs agacés par une rumeur incessante, un babillage soutenu : le cœur est assombri par le spectacle d'un bonheur auquel on ne s'associe pas. Elle avait essayé de lire ; Racine était ouvert auprès d'elle, et les vers de Monime, exilée du doux sein de la Grèce, avaient fait couler ses larmes. Elle se rappelait, elle aussi, non pas le ciel brillant de l'Ionie, ses jeux, ses splendeurs